

Laval théologique et philosophique



Yves CONGAR, *Ministères et communion ecclésiale*, Paris, Éditions du Cerf, 1971. Coll. « Théologie sans frontières », no 23 (13.5 X 19.5 cm), 270 pages

Roger Ebacher

Volume 28, numéro 2, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1972). Compte rendu de [Yves CONGAR, *Ministères et communion ecclésiale*, Paris, Éditions du Cerf, 1971. Coll. « Théologie sans frontières », no 23 (13.5 X 19.5 cm), 270 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 28(2), 202–204. <https://doi.org/10.7202/1020307ar>

visoire » de son ouvrage. Nous n'y insistons donc pas. Nous dirons, cependant, que le moraliste n'y trouvera que des observations et des affirmations qui lui sont déjà familières et que l'étudiant serait mieux servi par d'autres auteurs contemporains.

Dans les deux premiers chapitres de l'ouvrage, le problème du péché est considéré sous ses aspects philosophique, anthropologique et sociologique. L'auteur nous rappelle que le monde occidental d'aujourd'hui se trouve mal à l'aise en face de la question difficile qui est celle du péché. À l'insatisfaction provoquée par les vieilles formulations de la doctrine du péché s'ajoute une perte du sens du péché au triple plan du langage, de la conduite et du vécu intérieur. Ayant parlé des « pourquoi » de la situation, l'auteur propose trois voies qui semblent ouvrir un accès à la redécouverte d'un sens nouveau du péché : la reconnaissance de notre responsabilité collective à l'égard du destin de l'humanité entière, l'attention aux exigences de l'amour et la prise de conscience de la sainteté de Dieu. Le lecteur trouvera ici les plus beaux paragraphes du livre. Hélas ! il s'agit de paragraphes trop brefs, trop peu développés.

Ensuite vient un troisième chapitre sur le péché considéré dans l'histoire du salut. On y passe en revue la chute, le Bon Samaritain, le Fils prodigue, l'amour de Dieu, la mort et la résurrection de N.-S. Le quatrième chapitre est une étude psychologique du sentiment de culpabilité. L'auteur nous livre des théories tirées de la psychiatrie et de la psychologie des profondeurs. Ses paragraphes sur les « bénéfices » du sentiment de culpabilité sont bien faits et intéressants. On se demande pourquoi il n'a pas développé plus longuement la question du développement de ce sentiment de culpabilité dans la vie chrétienne.

La dialectique entre bonheur et malheur est une idée suggestive. La thèse et l'antithèse, bien présentées dans le chapitre V, nous laissent espérer une synthèse intéressante. Tel n'est point le cas. Les vieux schèmes et les vieilles distinctions de jadis nous sont offerts — bien sûr, le langage est de notre époque. Il me semble impensable

d'oser publier un livre sur la question du péché en 1971 sans tenir compte de ce que tant de moralistes flamands et allemands ont écrit dernièrement à propos du choix fondamental. Il n'y a aucun doute que la théologie du choix fondamental et la nomenclature des péchés qui en résulte est la question principale de la théologie contemporaine du péché. L'auteur ne semble pas en être conscient. Cette nouvelle approche nous oblige à réexaminer la théologie et la discipline du sacrement de pénitence. Le chapitre VI, sur la pénitence et la conversion, ne nous surprend pas, parce que l'auteur reste fidèle à lui-même.

Même si l'approche de l'auteur se veut moderne, il n'en demeure pas moins qu'elle n'apporte rien de nouveau à la réflexion théologique. Mais la perspective psychologique du chapitre IV reste, quand même, intéressante.

Lawrence T. REILLY

Yves CONGAR, *Ministères et communion ecclésiale*, Paris, Éditions du Cerf, 1971. Coll. « Théologie sans frontières », no 23 (13.5 × 19.5 cm), 270 pages.

L'auteur est bien connu. Ses nombreux écrits théologiques en ont fait un des grands maîtres de l'ecclésiologie catholique contemporaine. Et tous les thèmes qui sont au cœur du renouveau actuel ont été traités par lui : sacerdoce ministériel, ministères et structuration de l'Église, apostolicité de la foi et succession épiscopale, infailibilité de l'Église, unité de l'Église dans un monde pluraliste. À travers les volumes qui constituent la colonne vertébrale de son œuvre, depuis 1945, il continue sans cesse à approfondir ces questions.

Le présent écrit, sans renier les perspectives déjà tracées par l'auteur, veut rectifier quelques points. Il s'ouvre par une sorte de *retractatio* à la manière de saint Augustin : « Le monde se fait tous les jours. L'Église aussi. La théologie également. Aussi ne rougissons-nous pas d'avoir évolué quelque peu ni d'être encore en recherche » (p. 30). Et l'auteur donne nettement la signification

de cet écrit : « C'est un peu une autocritique. C'est aussi une confiance » (p. 9).

Un premier chapitre, particulièrement intéressant, offre une sorte d'autobiographie intellectuelle en raccourci. À une vision de l'Église qu'il juge « avoir été d'abord spontanément cléricale », le P. Congar nous montre comment il a substitué une vision de l'Église communion et communauté. À travers un long cheminement qui conduit de l'Église organisée et hiérarchisée à l'Église Peuple de Dieu, apparaît en particulier une conscience plus vive de la diversité des ministères. En plus de l'officiel ministère presbytéral, une multitude de services divers, plus ou moins stables ou occasionnels contribuent à la vie et à l'épanouissement de l'Église (voir en particulier p. 17). L'idée de communauté s'affirme : « Jésus a institué une communauté structurée, une communauté tout entière sainte, sacerdotale, prophétique, missionnaire, apostolique, avec, en son sein des ministères : les uns librement suscités par l'Esprit, les autres reliés par l'imposition des mains à l'institution et à la mission des Douze » (p. 19). Au schéma linéaire se substitue le schéma communautaire.

Et c'est ce schéma communautaire qui est examiné, ciselé, mis en lumière tout au long du volume. Ainsi, les ministères dans l'Église sont définis et situés sous cette lumière. On en vient à « voir les ministères dans la communauté, comme un moyen dont Dieu, qui suscite et rassemble son Église, se sert pour cela même » (p. 36). On décèle la priorité des valeurs d'existence chrétienne sur les valeurs d'organisation. Les ministères retrouvent alors leur qualité fonctionnelle, et aussi leur sens de structuration à l'intérieur d'une communauté chrétiennement qualifiée et vivante.

Cette façon d'aborder les ministères oblige d'accueillir les interrogations de nos frères protestants. Yves Congar ne s'y dérobe pas. Une intéressante étude historico-théologique tente d'éclairer le débat sur le conditionnement de l'apostolicité du ministère par l'apostolicité de doctrine. Sa recherche prend ainsi une dimension œcuménique qui pousse à dépasser l'élaboration

post-tridentine du problème de la succession apostolique pour se replacer dans la tradition ancienne. Cet aperçu historique, conjugué à une analyse des diverses positions protestantes, met tout particulièrement en lumière la signification de la communauté. L'apostolicité n'est pas isolable du tout qu'est l'Église elle-même ; elle n'est donc pas isolable de la réalité de l'Église comme communauté (p. 87). « Le Concile, d'un bout à l'autre, a cherché à retrouver, au-delà du juridique, la pleine ontologie surnaturelle des choses. La théologie doit suivre et achever cette démarche : au point de vue ecclésiologique, par une pleine théologie de l'Église comme communion » (p. 93).

La ligne de fond est donc claire : « L'Église (les Églises) est une fraternité, une communion. Si chaque Église locale réalise le mystère de l'Église tout court, elle cherche la communion des autres Églises » (p. 96). « Dans l'Église antique, la valeur première n'était pas l'organisation, c'était la communion. L'Église était une communion de foi et de sacrements » (p. 98). Et c'est à partir de ce pivot que s'organisent tous les ministères. Cette insistance sur l'importance de la communion comme définition de l'Église nous situe sur une base ontologique et sacramentelle : tous les ministères y trouvent une solide assise. Même la dimension juridique y puise sa signification et y est par le fait même relativisée.

Nous ne pouvons pas suivre une à une les intéressantes analyses qui permettent à l'auteur de disséquer cette difficile question de l'agencement de la communauté et des ministères. Contentons-nous de signaler que tous les grands problèmes de l'heure y passent : structuration générale de l'Église, apostolicité de ministère et apostolicité de doctrine, collégialité de l'épiscopat et primauté de l'évêque de Rome, consécration épiscopale et succession apostolique, infailibilité et indéfectibilité, rôle de la communauté face à la recherche théologique, etc. Signalons en particulier une très importante étude sur le synode épiscopal. Encore ici, l'auteur nous invite à dépasser le pur point de vue juridique pour considérer le synode sous l'angle de l'ontologie de communion

COMPTE RENDU

et de fraternité. « C'est toute une théologie de la communion qu'il faudrait développer ici, en dépendance de la christologie, de la pneumatologie, de la théologie sacramentaire (eucharistique surtout) et de l'anthropologie chrétienne » (p. 201). Et c'est là qu'on trouve (pp. 220-226) le texte le plus élaboré sur cette dimension communautaire de l'Église.

Un dernier chapitre, qui a pour titre « Unité et pluralisme », jette une lumière plus directe sur le vécu quotidien d'aujourd'hui : un pluralisme plus radical et plus préoccupant que jamais. Car le pluralisme de l'Église d'aujourd'hui s'inscrit dans une situation globale caractérisée non seulement par le pluralisme philosophique et religieux, mais par un émiettement et même un éclatement de la société humaine en groupes opposés. Une analyse précise de cette situation permet à l'auteur de scruter ce qu'est l'unité et surtout de présenter quelques règles pour la vie des communautés. Il touche ainsi aux questions très concrètes et actuelles de la signification même de la communauté. Le P. Congar rejoint par là le cœur des interrogations de l'Église québécoise telle qu'elle s'est exprimée dans le récent Rapport Dumont.

C'est donc là un livre d'une très grande actualité. Le théologien saura y percevoir un appel. Le pasteur ne manquera pas d'y puiser une inspiration qui saura éclairer sa réflexion sur la vie d'aujourd'hui dans l'Église. La récente instruction pastorale sur les moyens de communication sociale mettait en exergue la place de la communion dans la vie chrétienne. Le Synode, à la suite du Concile, a pris le même chemin. Chaque chrétien peut sentir que c'est là une ligne de vie : le P. Congar saura l'aider à approfondir cette féconde intuition. Le profane en matière théologique aurait certes aimé y trouver encore plus d'explications sur la signification concrète et existentielle de la communion. Il en trouvera toutefois assez pour que sa pensée et sa conduite en soient aiguillonnées.

Roger EBACHER

Helmut HOLZHEY, *Kants Erfahrungsbegriff, Quellengerichtliche und Bedeutungsanalytische Untersuchungen*, Basel-Stuttgart, Schwabe u. Co., 1970 (13.5 × 19.5 cm), 330p.

À quelques retouches près, ces pages sur le concept d'expérience chez Kant sont celles d'une dissertation présentée à la Faculté de Philosophie I de l'Université de Zürich en 1968. Elles constituent un modèle du genre. Avec les inconvénients que certains lecteurs éprouveront plus fortement que d'autres, et qui tiennent au soin, à la méticulosité même sans laquelle une lecture de textes cesse d'être philosophiquement critique. L'auteur est très conscient de ces limites. Mais, à bon droit selon nous, il n'a pas estimé que le passage aride à travers les *realia* de l'histoire d'une pensée et par l'interprétation des interprétations retardait la compréhension du problème de l'expérience tel qu'il est à saisir dans les œuvres et les notes de Kant. Il faut souligner la grande fidélité de M. Holzhey à l'esprit de recherche. Il ne se hâte pas d'unifier à l'avance sous une hypothèse de travail ce qu'un texte permet pas à pas de découvrir. Il sait que l'histoire des idées est plus que toute autre discipline influencée par des appartenances inconscientes à certains systèmes ambiants de représentations qu'elle érige de bonne foi en cadres de référence scientifiques alors qu'il s'agit au plus de schèmes culturels, d'idéologies, bref de résidus laissés par les glaciers philosophiques dans les plaines du sens commun. Cette conscience professionnelle aiguë nous vaut un plan dont l'ensemble est fort clair mais dont les détails rendent l'unité difficile à percevoir partout. Les arbres cachent la forêt. Dans la forêt pourtant pas mal de ces arbres sont fort beaux ; et à écouter le guide, on s'apercevra souvent qu'on les connaissait déjà sans toutefois les avoir bien regardés.

Une première partie (17-158) examine comment Kant se relie à la tradition. Ce sont les remarques que le philosophe note dans les marges de son exemplaire de la *Métaphysique* de Baumgarten, en 1769, qui conduisent à s'interroger sur ce qu'a retenu son